

Terrassé par le mal du pays

al-Siyasa, 14 octobre 1932

« N'entends-tu pas ce que dit Abbad : la ville t'est désormais redevenue douce. »

Ainsi parla Abd al-Malik ibn Marwan, se tournant vers un homme ayant peut-être atteint la cinquantaine, ou s'en approchant, ou l'ayant légèrement dépassée. Cet homme était, de l'avis général, mince et amaigri, de santé fragile, au tempérament vif, s'efforçant d'endurer et de rester patient, bien que sa propre capacité à cette endurance forcée fût presque, ou entièrement, épuisée. On ne le voyait jamais que morose et affligé ; chaque fois qu'il parlait, les hommes n'entendaient de lui que des propos empreints de nostalgie et de désir, empreints d'angoisse et de chagrin, et l'entendaient parfois réciter des vers tout entiers empreints de désespoir et de détresse.

Et pourtant, malgré tout cela, cet homme demeurait fier de lui-même, fier de son propre peuple, ne se souciant guère d'Abd al-Malik ibn Marwan, n'eût été qu'il était Commandeur des croyants. Lorsque Abd al-Malik lui dit ce qu'il dit, il ne sourit pas, et la poussière de sa mélancolie ne se dissipa point de son visage ; nulle lueur d'espoir ne brilla dans ses yeux perçants, nulle lumière d'attente ne s'alluma sur son front. Il baissa simplement la tête vers le sol, fronça les sourcils, et dit, d'une voix basse que les larmes étranglaient presque :

*Je serais vraiment le plus grand sot qui ait jamais marché sur deux pieds,
si je me laissais tromper par ce que dit Abbad de ma propre vie —
il s'est levé pour dire : « Les Deux Cités sont désormais nôtres, conquises
»,*

mais en deçà de cela se trouve un jour dont le mal se montre déjà.

Cet homme était Abou Qatifa, Amr ibn al-Walid ibn Uqba ibn Abi Mu'ayt. Abd al-Malik lui rapportait ce qu'avait prétendu Abbad ibn Ziyad — que les armées omeyyades avaient triomphé en Irak, et que Koufa et Bassora leur étaient tombées entre les mains — Abd al-Malik estimant que la conquête de l'Irak formerait un prélude naturel à la conquête du Hijaz, et à son arrachement des mains d'Ibn al-Zubayr. Il rapportait cette nouvelle à Abou Qatifa dans l'espoir de lui plaire, d'alléger son propre esprit, de lui ouvrir une porte d'espoir, et de susciter dans son propre cœur morose un sentiment souriant que son propre retour à Médine était

désormais proche. Mais Abou Qatifa ne crut pas le rapport d'Abbad, et n'observa pas non plus la courtoisie qui convenait à l'assemblée même du Commandeur des croyants — il se détourna du calife et récita ces deux vers :

*Je serais vraiment le plus grand sot qui ait jamais marché sur deux pieds,
si je me laissais tromper par ce que dit Abbad de ma propre vie —
il s'est levé pour dire : « Les Deux Cités sont désormais nôtres, conquises
»,*

mais en deçà de cela se trouve un jour dont le mal se montre déjà.

Il est fort probable que cela ne plut guère à Abd al-Malik, venant de son propre cousin poète — mais il le garda pour lui, et se retint néanmoins envers son cousin, par égard pour la parenté et la solidarité tribale, et parce que les affaires de l'État exigeaient d'Abd al-Malik qu'il demeurât indulgent, et qu'il s'abstînt de toute violence. Que lui aurait d'ailleurs profité la violence, ayant besoin, comme il l'avait, de ménager tous ceux qui l'entouraient, en ces jours mêmes où la moitié des terres islamiques demeurait encore hors de sa propre autorité, soumise plutôt à Ibn al-Zubayr ?

Abd al-Malik prit patience avec Abou Qatifa, mais ne retint pas sa propre langue pour autant — il se mit à le déprécier et à le rabaisser en son absence. La chose parvint aux oreilles d'Abou Qatifa, qui ne l'accepta ni ne la supporta patiemment, mais répondit au mal par le mal, rétorquant au dénigrement du calife par une satire contre le calife, se vantant à son détriment, et le menaçant, tantôt par allusion, tantôt ouvertement. Il dit :

*Je suis le fils d'Abu Mu'ayt, quand je remonte ma lignée
jusqu'à la plus noble racine et la plus honorée souche ;
je remonte ma lignée aux nobles dames de Quraysh, de Qusayy et de
Makhzoum,
et je ne suis nullement d'origine médiocre.
Et à Arwa, fille de Kurayz, qui m'a enfanté,
et à Arwa al-Khayr, fille d'Abi Aqil —
ces deux clans, celui-ci et celui-là,
par la vie de ton propre père, dans une noblesse de longue date.
Compte donc leurs égaux, ô Abou Dhubab,
afin que les gens de raison sachent ce que tu dis.
Car al-Zarqa' n'est nullement ma mère, à ma propre honte,*

et je n'ai, dans ma propre fortune, aucune telle voie.

« Abou Dhubab » désigne ici Abd al-Malik, et al-Zarqa' était une femme de Kinda, l'une des propres ancêtres maternelles d'Abd al-Malik, dont on le raillait, comme nous le rapporte Abou al-Faraj. Abou Qatifa dit aussi, en satirisant Abd al-Malik :

*On m'a rapporté que le fils d'al-'Amallas m'a critiqué —
mais qui, parmi les hommes, est jamais tout à fait innocent, tout à fait
sans tache ?*

*Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Dites-nous qui vous êtes vraiment —
car certaines choses ont commencé à se montrer, et d'autres à demeurer
cachées.*

Le premier de ces deux vers est « kharm » [tronqué], manquant d'une lettre à son propre début pour que son mètre scande correctement dans le mètre tawil ; et le second vers doit se lire en élidant le hamza de « antum », déplaçant sa propre voyelle sur le noun de « man », afin que son propre mètre scande également correctement. Il n'y a là aucun défaut, ni dans cette élision ni dans cette troncation — ce sont là des procédés tout à fait familiers, et l'élision en particulier est un trait courant et familier de la poésie, du parler, et de la récitation coranique de Quraysh. Aucun de ces deux vers ne possède de valeur poétique exceptionnelle en soi, mais le second vers revêt une grave portée politique réelle, dans la question que le poète pose trois fois de suite aux Banu Marwan sur leur propre identité, dans le premier hémistiché, et dans son propre avertissement, dans le second hémistiché, que certaines choses ont commencé à se montrer, et d'autres à demeurer cachées. Il y a là un véritable avertissement dans ces deux points.

On rapporte qu'Abd al-Malik, en entendant ces deux vers, dit : « Je ne pensais pas que nous étions à ce point ignorés. Par Dieu, n'était mon égard pour son propre caractère sacré, je lui aurais enseigné ce qu'il doit savoir, et j'aurais déchiré sa propre peau à coups de fouet. » Que ce fût cet égard pour son caractère sacré, ou un simple calcul politique, qui retint Abd al-Malik de punir Abou Qatifa, la peau d'Abou Qatifa fut, en tout cas, épargnée du fouet — et combien il craignait ce fouet, et le mal qu'il pouvait faire à sa peau ! N'avait-il pas jadis écrit à son propre père, alors que celui-ci gouvernait Koufa sous Uthman, des vers redoutant le fouet du calife, si son père ne parvenait pas à le rejoindre à temps pour le marier, ou lui envoyer une esclave ?

Je crois que ce que j'ai présenté jusqu'ici vous donne deux impressions véritablement fortes de cet homme : la première, qu'il fut un homme de virilité véritable, au sens le plus précis de ce mot ; la seconde, qu'il fut un homme au cœur tendre, sensible, d'un sentiment véritable, loyal, sincèrement affectueux. Deux brèves remarques suffiront à éclairer ces deux impressions. Quant à la virilité de notre poète, elle n'a rien d'étonnant, une fois que nous savons qui il était — il suffit de dire qu'il était Amr ibn al-Walid ibn Uqba ibn Abi Mu'ayt. Son père, al-Walid ibn Uqba, comptait parmi les seigneurs et les nobles des Banu Umayya, et parmi les adversaires les plus acharnés de l'islam et ses détracteurs les plus véhéments ; on dit que le noble verset fut révélé à son sujet — les propres paroles de Dieu : « Ô vous qui croyez, si un pervers vous apporte une nouvelle, vérifiez-la, de peur que vous ne frappiez un peuple par ignorance, et que vous ne vous retrouviez, pour ce que vous avez fait, remplis de regret » (Coran 49:6, al-Hujurat).

Il embrassa plus tard l'islam, et sa propre conversion se révéla sincère, et Uthman le nomma gouverneur de Koufa — mais il gouverna injustement, mena une vie dissolue, et s'adonna à l'excès à la boisson, dirigeant un jour la prière des fidèles alors qu'il était ivre, ajoutant une prosternation supplémentaire à la prière de l'aube, puis se tournant vers les fidèles pour leur dire : « Et si vous le souhaitez, je vous en donnerai davantage. » Uthman le démit de ses fonctions et lui fit appliquer la peine légale. Uqba ibn Abi Mu'ayt, le propre père d'al-Walid, avait compté parmi les plus acharnés persécuteurs, à Quraysh, du Prophète et de ses compagnons avant l'Hégire ; lorsque les musulmans triomphèrent à la bataille de Badr, Uqba fut fait prisonnier, et le Prophète le fit exécuter. Quant à notre propre ami Amr ibn al-Walid, il n'occupa jamais de fonction d'État, ne se soucia jamais de politique, et ne se donna jamais la peine de quitter Médine, même lorsque son propre père gouvernait Koufa — il vécut, au contraire, à Médine, la vie d'un jeune homme riche et honoré, se divertissant et savourant la vie, autant que les circonstances le lui permettaient.

Il se peut fort bien qu'il ait véritablement joui de la vie durant les vingt années où Mu'awiya régna en tant que Commandeur des musulmans. Mais une fois Mu'awiya mort et Yazid monté après lui, cet homme se trouva mis à l'épreuve dans ce qu'il aimait le plus, et tenait le plus cher — sa propre vie paisible et douce à Médine — et c'est alors qu'apparut son second aspect : celui de la tendresse, de l'affection, et du sentiment sincère. Cet aspect, en vérité, n'apparut pas chez lui seul, mais

chez tout un groupe de Quraysh, et apparut sous une forme véritablement touchante. Voici Ubayd Allah ibn Qays al-Ruqayyat, dont le propre recueil déborde de chagrin et de regret, car il accompagna Mus'ab ibn al-Zubayr en Irak, et s'éloigna ainsi de Médine ; lorsque survint la bataille de al-Harra, et que la nouvelle lui en parvint, sa propre poésie s'emplit d'angoisse pour les hommes de Quraysh qui y avaient été frappés. Ubayd Allah était zubayride, et Abou Qatifa omeyyade, mais tous deux étaient des hommes de Quraysh qui avaient vécu à Médine, et l'avaient aimée d'un amour qu'aucun autre amour n'égalait.

Et voici Humayda, petite-fille d'Abd al-Rahman ibn Awf, qui épousa un homme de Syrie, et partit avec lui, malgré elle, loin de Médine ; en cours de route, elle entendit quelqu'un chanter des vers d'Abou Qatifa, pleurant Médine et sa nostalgie d'elle, et poussa un unique sanglot qui mit fin à sa propre vie.

Combien profonde fut l'influence de l'islam sur le cœur de Quraysh ! La vie d'Abou Qatifa demeura calme et paisible à Médine tout au long du califat d'Uthman et du califat de Mu'awiya ; les Omeyyades détenaient une réelle influence à Médine durant toute cette même époque, Uthman lui-même, Commandeur des croyants, parmi eux, puis Marwan ibn al-Hakam et Sa'id ibn al-'As, entre lesquels alterna le gouvernorat de Médine aux jours de Mu'awiya. Sa'id ibn al-'As était un homme de Quraysh — généreux, magnanime, courageux, d'un caractère facile, d'une âme large ; l'œil s'emplissait d'un réel respect à sa simple vue, le cœur s'emplissait d'une réelle chaleur à lui parler simplement. Abou Qatifa était un ami de son propre fils, Amr ibn Sa'id, et la vie, en cette période, n'était que pure bénédiction, tant pour les Omeyyades que pour les Hachimites, à Médine.

Les Omeyyades et les Hachimites rivalisaient de générosité et de magnanimité, chaque camp s'efforçant de gagner des partisans, chacun s'efforçant de faciliter la vie de ceux qui l'entouraient. Les livres de littérature et d'histoire débordent de récits de cette rivalité. Sa'id ibn al-'As possédait un palais hors de Médine, où il vivait chaque fois qu'il se retirait du pouvoir, en faisant un refuge pour les ambitieux, et un lieu de sécurité pour les craintifs. Les poètes étaient véritablement captivés par Sa'id — et pourquoi pas ? N'avait-il pas enrichi al-Hutay'a, et assuré la sécurité d'al-Farazdaq face à Ziyad ? Lorsque la mort s'approcha de Sa'id, son propre fils Amr lui dit : « Si seulement tu descendais à Médine. » Il répondit : « Mon fils, mon propre peuple porterait volontiers mon corps sur ses épaules, l'espace d'une heure du jour — mais une fois que je serai

mort, va trouver Mu'awiya, et informe-le de ma propre dette. Il t'offrira de l'acquitter en mon nom — n'accepte pas. Vends, plutôt, ce palais mien, car je ne l'ai jamais pris que pour l'agrément, non comme une véritable richesse — puis règle, avec son prix, la dette que je dois. »

Lorsqu'il mourut, il fut porté à al-Baqi' et y fut enterré, et Amr reçut les condoléances des gens à la tombe même ; les montures ayant été préparées pour lui, il se rendit à cheval jusqu'à Damas, et annonça la mort de son propre père à Mu'awiya. Le doyen de Quraysh s'en affligea, et pria pour la miséricorde du noble de Quraysh, puis demanda : « A-t-il laissé quelque dette ? » Amr répondit : « Oui — trois cent mille dirhams. » Mu'awiya dit : « Cette dette m'incombe. » Amr dit : « Non — il m'a plutôt ordonné de te vendre son propre palais. » Mu'awiya dit : « Je l'ai déjà acheté, avec sa propre dette. » La somme fut alors portée à Médine, et Amr l'acquitta au nom de son propre père — la totalité consistant en dons que Sa'id avait promis, sans jamais les posséder réellement lui-même, rédigeant néanmoins l'acte pour leurs bénéficiaires.

C'est dans cette vie aisée et douce qu'Abou Qatifa passa quelque vingt années. Puis, lorsque survint la révolte d'Ibn al-Zubayr, les Omeyyades furent chassés du Hijaz, Abou Qatifa parmi eux, et son propre cœur s'emplit d'angoisse pour Médine, sa propre poésie s'emplit de nostalgie pour elle. Il fut, en vérité, le poète même du mal du pays dans l'islam. Lisez ces vers :

*Le Qasr, puis les palmeraies, puis al-Jamma' entre les deux,
plus chers à mon cœur que les portes de Jayroun —
sauf al-Balat seule, dont les maisons alentour
n'ont jamais abrité indécence ni disgrâce.*

*Les hommes peuvent bien cacher des secrets que je viens à connaître,
mais jamais, même jusqu'à la mort, ne perceront-ils ce que je garde
moi-même caché.*

Et lisez ces vers :

*Puissé-je savoir — mais combien loin de moi est ce « puisse-je » ! —
si Yalban est encore ce qu'elle était, puis Baram,
ou si al-'Aqiq demeure tel que je m'en souviens,
ou si les événements et les jours écoulés l'ont changée depuis mon départ
?*

*J'ai échangé mon propre peuple contre 'Akk, Lakhm et Judham —
et qu'ai-je à faire de Judham ?*

*J'ai échangé les demeures de mon propre peuple,
et les palais avec leurs propres tours fortifiées,
chaque palais élevé, bien bâti,
sur les hauteurs duquel les colombes chantent leurs propres chants.
Porte-leur mon salut, si tu vas trouver mon peuple —
bien que « peu » soit un mot trop grand pour le salut que je leur dois.*

Abd Allah ibn al-Zubayr entendit cette poésie et dit : « Par Dieu, Abou Qatifa languit vraiment de son pays. Que la paix et la miséricorde de Dieu soient sur lui. Que quiconque le rencontre lui dise qu'il est en sécurité, et qu'il peut revenir. » La nouvelle parvint à Abou Qatifa, qui se mit en route, retournant vers Médine — mais il mourut avant même d'y parvenir.

Ne voyez-vous donc pas qu'Abou Qatifa fut véritablement terrassé par la nostalgie de sa propre patrie ?

Combien j'aurais aimé m'attarder plus longuement sur sa propre poésie et sur son propre récit ! Mais c'est la toute première chose qui vous accueille dans le Kitab al-Aghani, si vous vous y penchez — passez donc une heure avec ce poète, et vous ne le regretterez pas.